



La Grenouille Verte

SPÉCIAL ROGER SOUBIE





COUCOU, la revoilà !

« La Grenouille Verte » n° 10 a été diffusée en novembre 2007. Elle était dédiée à monsieur et madame Jacquet. C'était aussi un hommage à l'école publique « à l'ancienne » et à ce couple mythique de hussards de la République.

Il nous semblait avoir fait le tour des sujets de la vie fontenoise tels qu'ils avaient été perçus par les élèves de l'école communale d'il y a plus d'un demi-siècle !

Et puis l'histoire est inépuisable... Elle s'est offerte à nous, à nouveau. C'est au hasard d'un achat en librairie et sur internet, que nous nous sommes aperçus qu'avait vécu dans notre village, pendant presque une décennie, dans les années soixante, l'un des plus grands affichistes du cinéma français.

Monsieur Roger SOUBIE (c'est de lui qu'il s'agit !) et sa famille ont coulé des jours heureux au n° 9 de la Grande Rue, dans le plus parfait anonymat, au milieu du siècle dernier.

C'est à cet artiste, qui se considérait comme un artisan, et se comportait comme tel, que nous rendons hommage aujourd'hui.

En complément de la présentation de Roger SOUBIE et de son œuvre, nous avons adjoint nos souvenirs de « cinéphiles sans le savoir », et sommes allé rôder autour des cinémas disparus qui existaient, non seulement à Corbeil (qui n'était pas encore jumelé avec Essonne) mais aussi tout près de chez nous, à Mennecey et Ballancourt.

Il y eut même une ébauche de cinéma à Fontenay au n° 11 de la rue de la Salle.

Chers amis : rassurez-vous, ce numéro spécial des « souvenirs de la Grenouille Verte », s'il n'est pas un chef-d'œuvre, n'est pas non plus, un chant du cygne.

Je ne saurai conclure sans évoquer Marie-Thérèse Hauer née Thavard, Christian et Pierre (Pierrot) COUTEAU qui nous ont quittés durant ces derniers mois. La liste de nos disparus s'allonge. Ayons pour eux des sentiments baignés de tendresse fraternelle. Nous reviendrons dans notre prochaine édition sur Thérèse, Christian et Pierrot.

Jean-Louis BLETEL
Maire Adjoint à la communication
et à la culture

S O M M A I R E

Couverture :

Spécial ROGER SOUBIE '1898 - 1984)
Spécial CINÉMA

P2

Éditorial & Sommaire
« Coucou la revoilà ! »

p3 à 4

Samedi 29 Novembre 2008 :
Vente d'affiches de cinéma à Drouot

p5 à 7

L'artiste qui ne se voyait qu'artisan

p8 à 9

Roger SOUBIE à Fontenay-le-Vicomte

p9 à 12

Des affiches réalisées au
n°9 de la Grande Rue

p13 à 14

A propos du dossier « BAGARRES »

p15 à 18

À la recherche des cinémas disparus

p19

Quand les fontenois découvrent les secrets
du tournage
Remerciements

p20

Les sources

SAMEDI 29 NOVEMBRE 2008 : UNE VENTE D'AFFICHES DE CINÉMA À DROUOT



C'est dans la salle n°8 de l'Hôtel des ventes Drouot-Richelieu que, le samedi 29 novembre 2008, Marie-Françoise Robert, commissaire-priseur habilité et Franck Baille accueillent les collectionneurs pour une vente aux enchères publique d' « affiches de cinéma ». Salle comble. L'espace de deux heures, c'est un demi-siècle (voir plus) du cinéma français et étranger qui allaient défiler à travers les œuvres des plus grands affichistes répertoriés. Certaines de ces affiches étaient d'une étonnante beauté et parfois dans un état de conservation remarquable: couleurs

intactes.

Ayant eu le privilège de recevoir le luxueux catalogue, j'avais remarqué qu'il figurait 35 affiches de Roger SOUBIE. C'est-à-dire que les œuvres de celui qui vécut 10 ans à Fontenay étaient les plus nombreuses parmi les 268 mises aux enchères par les organisateurs. Venaient derrière 20 affiches d'un certain Boris Grinsson. Celui-là même que Soubie, d'après Raymond Borde, n'aimait pas beaucoup. Ensuite, René Ferraccu avec 10 affiches.

Les enchères s'enfièvent pour une affiche de 1945 concernant le célèbre film « La Grande Illusion » de Jean Delannoy. Des acteurs sont là pour en découdre. L'affiche en page 2 du catalogue, part pour **4 200 €**.

On s'échauffe aussi pour une pure merveille de Roger SOUBIE : « Le Chien de Baskerville », réalisée en 1959. C'est un collectionneur heureux qui l'emporte moyennant **1200 €**.

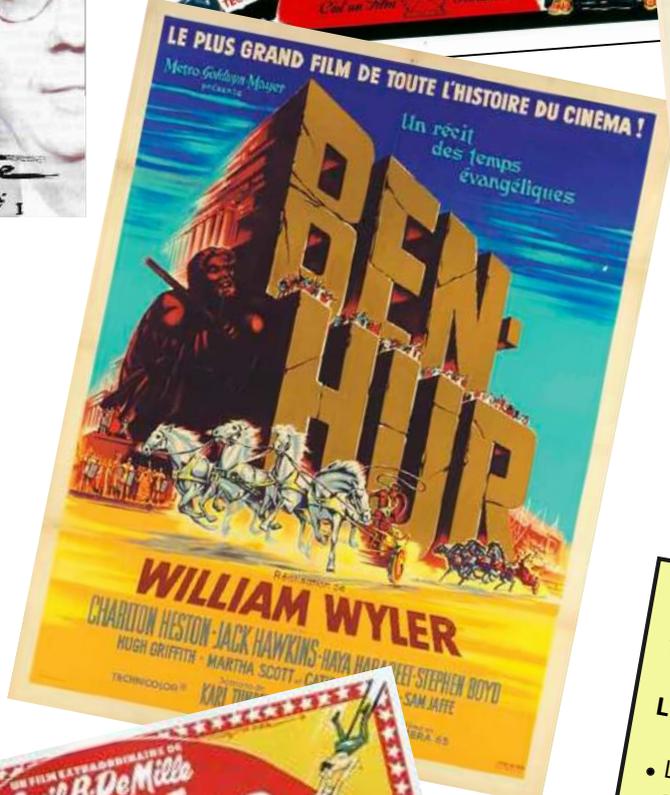
J'étais venu pour me conforter dans l'idée de l'importance de Roger SOUBIE dans l'histoire du cinéma. Je ne me suis pas trompé de jour pour me déplacer dans un monde à part.

Une autre affiche « Plein Soleil » avec un radieux Alain Delon dans un film français (rare chez Soubie) atteint **1300 €**.

Dix-neuf affiches, de celui qui n'en gardait aucune après les avoir créées, sont parties pour un total de 6030 €. Pour mémoire, il ne s'agissait que d'affiches...



Je ne cacherai pas mon émotion au passage des affiches de « BEN HUR » des « DIX COMMANDEMENTS » et de « SOUS LE PLUS GRAND CHAPITEAU DU MONDE » conçues



si près de chez moi, vues et revues aux frontons des salles et sur les murs de Paris. Véritables classiques du genre quand j'étais adolescent...

Gagné par la fièvre des enchères, j'ai hésité à me lancer pour une « VENUS AU VISON » (avec Elizabeth Taylor) de 1960. L'affiche avait beaucoup souffert aux pluies, mais sa mise à prix était abordable. Je ne me suis pas aventuré... Dommage ! Regrets éternels pour les plus beaux yeux violets de l'histoire du cinéma.

Le voisin du 11 Grande Rue



- La Vente aux enchères en chiffres :**
 Total des VENTES **47.260 €** pour 154 affiches vendues.
- Les plus grosses ventes :**
- LA GRANDE ILLUSION réalisée par l'affichiste Bernard Lancy : **4200 €**
- Viennent ensuite :**
- LAMAISON DU DOCTEUR EDWARDS **2300 €**
 - DIAMANT SUR CANAPE **2200 €**
 - LA PRISONNIERE DU DESERT **1800 €**
 - A BOUT DE SOUFFLE **1700 €**
 - PLEIN SOLEIL **1300 €**
 - LE CHIEN DE BASKERVILLE de Roger Soubie **1200 €**
 - THUNDERBALL **1200 €**
 - ALAMO **1200 €**
 - PANCORA **1200€**
 - JAMES BOND ET DOCTEUR NO **1100 €**



Roger Soubie **ROGER SOUBIE :** **L'ARTISTE QUI NE SE VOULAIT QU'ARTISAN**



C'est un fils de militaire qui naît à Cambrai, le 14 juin 1898, où son père est en garnison.

Sa famille est originaire des Pyrénées. La mère de l'enfant enseigne le chant. Le père reçoit une mutation pour Paris, la famille suit.

Au lycée Voltaire, le petit Roger ne brille guère, sauf en classe de dessin. La discrète porte de sortie du

grand lycée du XI^e arrondissement débouche sur l'académie Gauthier, afin d'y canaliser son talent. L'apprentissage dure 4 ans, jusqu'en 1914. Une période trouble s'annonce pour l'adolescent, alors que l'académie n'existe plus. Des mois d'oisiveté : sur les énergiques conseils de son père mobilisé, l'adolescent frondeur s'engage en 1916 pour se retrouver, d'abord à Verdun, puis en Italie du Nord, sur les bords de la Piave où la guerre fait rage. À l'époque de l'armistice de 1918, avant la démobilisation, le jeune homme s'inscrit au concours du professorat de dessin des écoles primaires de Paris. Recalé la première année, Roger SOUBIE réussit dans sa deuxième tentative au concours. Pour mémoire, le jeune homme est l'un des dix reçus, parmi les 1500 candidats !

Des décennies plus tard, le vieil homme se rappelle le précieux diplôme. L'enseignant en dessin s'essaye par hasard à l'art de l'affiche. C'est l'époque où la communication des entreprises ferroviaires s'appuie sur de très belles affiches incitant au voyage. Sa proposition initiale est acceptée par



l'inspecteur principal du « Paris-Lyon-Méditerranée ».

La « Tarentaise » y est mise en valeur. Suivent les commandes du « Chemin de Fer de l'État » et de la « Compagnie du Midi ». Le salaire d'enseignant est dérisoire, la commande d'affiches ferroviaires est, en comparaison, grassement payée.

Désormais, le spécialiste qui excelle dans les trains qui traversent les beaux paysages de l'hexagone est sollicité par une industrie cinématographique naissante. Nous sommes encore au temps du cinéma muet et

l'investissement de l'affichiste, dans ce qui n'est pas encore un art, va s'étaler de 1920 jusqu'en 1960. Après une commande initiale pour le film « RAIL », notre homme se retrouve rapidement dans la cour des grands avec la réalisation d'affiches de films allemands comme « Le Cabinet du docteur Caligari » de Robert Wiene.

Le rôle de l'affiche de l'époque est prépondérant dans la communication cinématographique. L'homme au trait, aussi talentueux que fulgurant, ne se fait jamais plaisir en tant qu'artiste. Il se met au service du projet et du message à faire passer. Il faut aider le spectateur à s'embarquer dans une histoire, dans une intrigue, dans une passion parfois douloureusement partagée. Il se spécialise déjà dans le film américain alors que le cinéma parlant n'a encore rien balayé sur son passage.

Sollicité par les publicitaires du 7^e art, il l'est aussi afin de réaliser des couvertures de revues, des offres de créateurs d'événements. Son affiche annonçant le « Grand prix Bugatti » de 1928 est un pur chef-d'œuvre, tant elle évoque la vitesse du bolide mythique.

Dès le lancement du cinéma parlant, c'est vers



les studios américains, que l'artiste gouailleur, rebelle et indépendant se tourne par goût. Dans le milieu des affichistes de cinéma, on le surnomme « l'Américain », l'appellation ne le quittera plus. Il se fait payer à l'affiche et ne sera jamais sous contrat avec aucune « major » (comme on dit) d'outre-Atlantique. Même pas avec la « Metro Goldwyn Meyer » ni « Universal », avec lesquels il a pourtant beaucoup travaillé. Il ne traite qu'avec les chefs de publicité et les rapports sont parfois orageux.

Outre quelques chefs-d'œuvre du cinéma français, Roger Soubie produit au rythme d'une affiche par semaine pour les studios américains.

Et déjà des affiches mythiques :

- « La Femme et le Pantin » (avec Marlene Dietrich) en **1935**
- « Anna Karenine » (avec Greta Garbo) en **1935**
- « Les Marx Brothers » en **1935**
- La série des « Tarzan » (avec Johnny Weissmuller) de **1934 à 1937**
- « Les Révoltés du Bounty » en **1935** (1^{er} version avec Charles Laughton)
- Et puis bien sûr, l'inoubliable « Autant en Emporte le Vent » avec Clark Gable et Vivien Leigh en **1939**



Survient la Seconde Guerre mondiale. L'artiste est mobilisé au service de la cartographie géographique de l'armée. Dans les deux premières années de conflit, les sociétés américaines continuent de fonctionner en zone libre. En 1942, Roger SOUBIE met le cap au sud. D'abord pour Toulouse, ensuite pour Izaourt (Haute-Garonne), le berceau familial où sa grand-mère tenait une épicerie.

C'est là qu'il connaît Odette, sa

future femme.

À la fin des hostilités, il revient à Paris et reprend ses activités. Il n'y a aucune rupture dans son style.

On remarque, entre autres, de nombreuses affiches de « cinéma américain ».

- **1945** : 30 Secondes sur Tokyo (avec Spencer Tracy)
- **1946** : La Mélodie du Bonheur (avec Bing Crosby et Fred Astaire)
- **1947** : Capitaine de La Charge Fantastique (Errol Flynn et Olivia de Havilland)
- La suite des « Tarzan » (et toujours Johnny Weissmuller)

En 1947, Roger et Odette se marient et s'installent à Granville en Normandie. Roger devient chef de publicité pour « Les Biscottes Magdeleine », entreprise granvillaise connue. L'appel de l'affiche de cinéma reprend le dessus. Le couple se rapproche de Paris, en s'installant à Fontenay-le-Vicomte dans l'Essonne en 1958. Roger n'est pas loin des bureaux publicitaires parisiens.



La série américaine a commencé il y a huit ans déjà...

- **1950** : Sunset Boulevard (avec Gloria Swanson, Erich von Stroheim)
- **1951** : Un Américain à Paris (Gene Kelly, Leslie Caron)
- **1952** : Viva Zapata (Marlon Brando)
- **1953** : Année féconde : Mogambo (Clark Gable, Ava Gardner)
- Vacances Romaines (Gregory Peck, Audrey Hepburn)
- Peter Pan (Disney)
- Tous en Scène (Fred Astaire, Cyd Charisse)
- Jules César (Marlon Brando, Deborah Kerr)
- **1954** : Rivière sans Retour (Marilyn Monroe, Robert



- 1956** : Les Dix Commandements
 - (Charlton Heston, Yul Brynner)
 - La Vie Passionnée de Vincent
 - Van Gogh (Kirk Douglas, Anthony Quinn)
 - Planète Interdite
- **1957** : Le Rock du Bagne (Elvis Presley)
- **1958** : La Chatte sur le Toit Brûlant (Elisabeth Taylor, Paul Newman)
- **1959** : autre année féconde :
 - Ben-Hur (Charlton Heston)
 - La Mort aux Trousses (Gary Grant ;
 - Eva Marie Saint par Hitchcock)
 - Les Cavaliers (John Wayne, William Hölder)
- **1961** Misfits (Clark Gable, Marilyn Monroe, Montgomery Cliff)
- 1962 Hatari (John Wayne)
- Lolita (de Stanley Kubrick)
- Les Révoltés du Bounty (2^e version avec Marlon Brando)
- **1963** : Girls, Girls, Girls (Elvis Presley)
- V.I.P.S (Elisabeth Taylor, Richard Burton)
- **1964** L'Amour en 4^e Vitesse

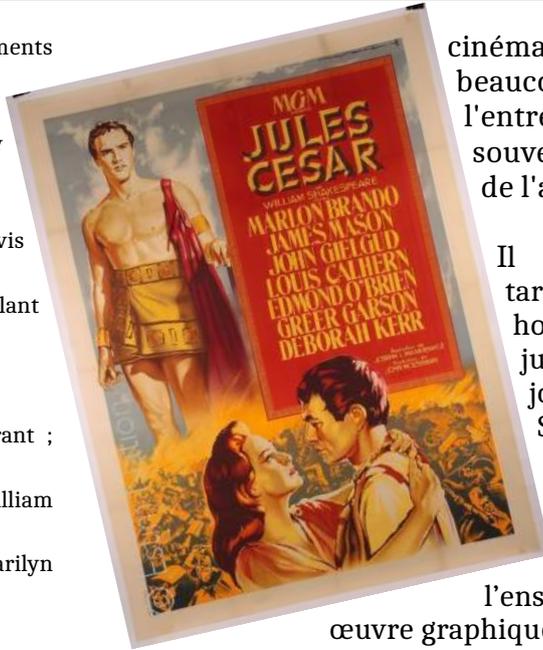
Il existe, dans la galaxie américaine, les affiches de quelques excellents films français :

-
-
- **1960** : Meurtre en 45 Tours (Danielle Darrieux)
- **1963** : Le Vice et la Vertus (Annie Girardot, Catherine Deneuve, Robert Hossein)
- Mélodie en Sous-Sol (Jean Gabin, Alain Delon par Henri Verneuil)
- Les Félins (Alain Delon, Jane Fonda)

« Le spectacle est presque terminé » avec l'arrivée des sixties et le passage, pour les affiches cinématographiques, de la lithographie à l'offset.

Roger SOUBIE prend sa retraite en 1966, à l'âge de 68 ans. Il quitte Fontenay-le-Vicomte avec son épouse, pour Saint-Gaudens (où l'autre grand-mère, tenait la Café de la Gare...)

Il reçoit un hommage à la Cinémathèque de Toulouse en mars-avril 1983 dans le cadre de l'exposition « Miroirs », à l'initiative de Raymond BORDE. Le président de cette



cinémathèque, s'est beaucoup investi à l'entretien du souvenir du maître de l'affiche.

Il est aussi tardivement honoré, le 14 juillet 1983. Ce jour-là Roger SOUBIE est élevé au grade de Chevalier des Arts et des Lettres pour l'ensemble de son œuvre graphique.

C'est à Saint-Gaudens, le 10 mars 1984, que s'éteint, à l'âge de 85 ans, celui qui se définissait comme artisan, mais sera retenu comme artiste dans l'histoire du cinéma.

Roger SOUBIE a dessiné entre 1500 et 2000 affiches. La Bibliothèque nationale de France, à elle seule, en détient 616.

Dans les ventes aux enchères d'affiches anciennes, le prix de ses œuvres flambe.

La galerie des portraits des stars du cinéma couvre plus de 40 ans du 7^e art.



Les studios américains imposaient des portraits, beaucoup de portraits, des individuels, des couples mythiques, Roger SOUBIE les a servis. Le crayon de l'artiste était incisif, le coloriste fulgurant. L'érotisme le dispute à la violence, l'exotisme au suspense.

On traverse toute l'histoire de l'humanité, du péplum au robot. On a envie d'aller au cinéma quand on contemple ses affiches.

Et puis il y a les femmes... Ces stars qui faisaient rêver.



ROGER SOUBIE À FONTENAY-LE-VICOMTE

En 1958, il emménage dans le village de Fontenay-le-Vicomte (en Seine-et-Oise, maintenant en Essonne), une famille en provenance de Granville, dans une maison située au n° 9 de la Grande Rue. C'est une construction carrée avec un étage et une toiture d'ardoise surmontée d'une girouette, située à l'angle de la rue Chantecoq.

Âgé de 60 ans, Roger SOUBIE est accompagné de sa femme Odette (qu'il a épousée en 1947). Le fils d'Odette, Jean Mas, étudiant ingénieur, partage le même toit avec sa jeune compagne. La jolie Thérèse qui deviendra sa femme. Et elle donnera des enfants.

Cette famille recomposée (comme on dit maintenant) vit harmonieusement dans cette petite maison avec jardin arrière... Le quatuor est d'une grande discrétion. Roger SOUBIE est d'abord facile. Il bavarde souvent avec madame Cécile CHARRIN puisque leurs jardins sont mitoyens. Ces gens en provenance de Normandie sont de charmants voisins. Roger parle parfois de son métier d'affichiste de cinéma. Il en parle comme artisan, avec gouaille et détachement.

Régulièrement, il « monte à Paris », dans sa Citroën « traction avant » noire, afin de soumettre son travail aux chefs de publicité cinématographique. On ne sait

Universal, M.G.M (qu'il appelle « la Metro »



pas encore qu'il s'agit des « majors » les plus prestigieuses du cinéma américain :

Son petit voisin (c'est moi) entend un jour par la fenêtre ouverte du 1° étage : « Ils me font chier ces Américains ! » histoire d'évacuer la colère.



Quand le travail a été accepté, il revient de la capitale avec un stock de ces photos de tournage qui ornaient les couloirs des salles de cinéma. Celles-ci sont destinées à la conception de l'affiche suivante. La cadence pouvait être d'une affiche par semaine.

Les conditions de création de l'artiste au coup de crayon superbe, aux rendus de volumes académiques, peuvent sembler, de nos jours, dérisoires. Point d'atelier, point de chevalet, il travaille dans une petite chambre de sa maison sans guère de recul. Il a toujours procédé ainsi. Il compose debout, sa maquette punaisée sur un contreplaqué appuyé verticalement contre un mur.

Ce sont des chefs-d'œuvre qui repartent de Fontenay, dans la « tradition » mythique, pour être soumis aux Lauzin, Lapinière et consorts. On ne connaît son rythme de travail que par bribes.

De la maison voisine, on pressent la cadence du succès. L'ambiance est plus joyeuse, le train de vie amélioré, on va au



Quelques fois, celui qui a tiré, comme on le voulait, les plus beaux portraits du cinéma américain s'épanche un peu sur sa vision du ghotia hollywoodien. Il est intarissable sur les stars du moment. Raymond BORDE, le président de la cinémathèque de Toulouse, dans le n° 16 d'Archives, lève le voile sur le jardin secret de Roger SOUBIE. Sa star préférée serait Dorothy Lamour. Pourtant, à l'entendre parler des « beaux morceaux », comme j'en ai eu la chance, on peut penser à une palette très élargie de beautés fatales. O comme il parlait de Liz Taylor ou des gambettes de Cyd Charisse, les plus belles jambes du cinéma comme l'on dit toujours. Comme il parlait aussi d'Audrey Hepburn.

Nous, ses voisins, n'avions cependant pas conscience de l'importance que prendrait cet artiste dans l'histoire du cinéma. Celui qui se voulait artisan n'a eu cure de conserver des ébauches, des souvenirs, voire des affiches. À son départ pour Saint-Gaudens, il a laissé dans son grenier fontenois une grosse chemise intitulée "Barrage". (Nous vous la décrivons en page 13 et 14).

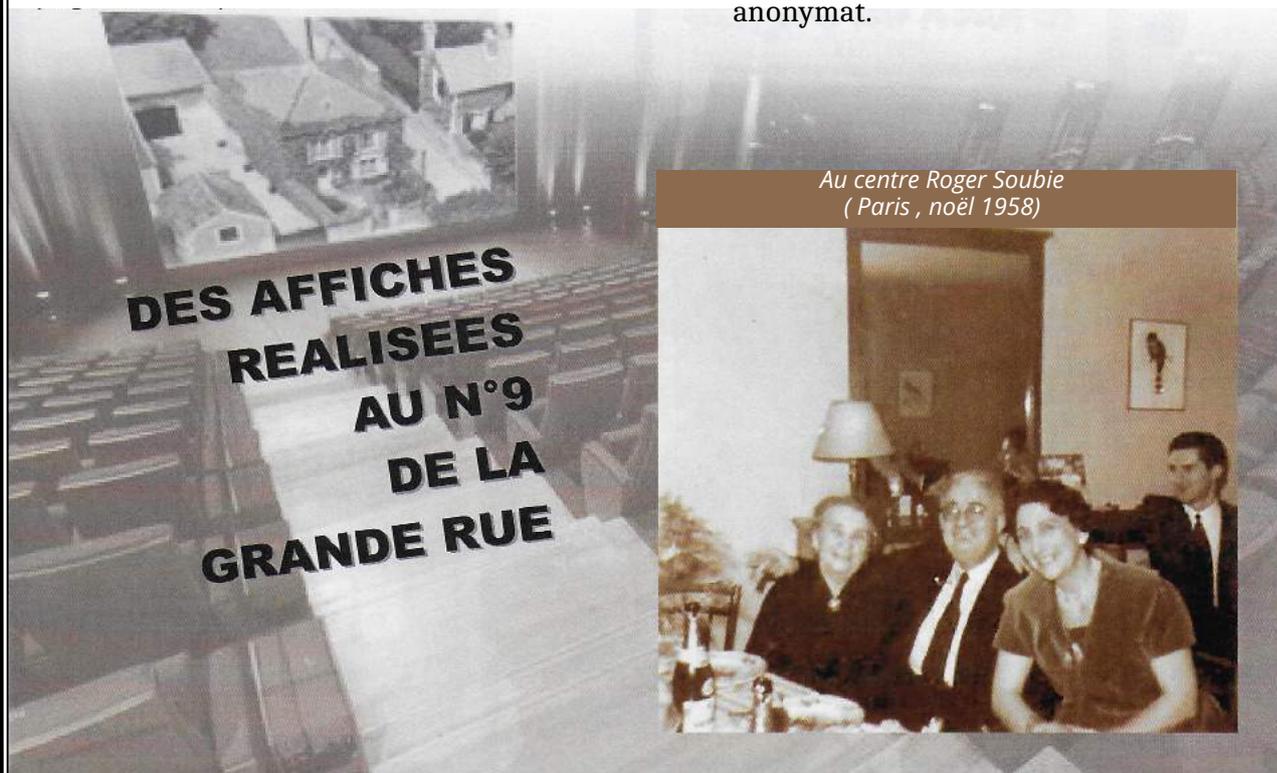
C'est en flânant près de Beaubourg que j'ai trouvé chez un soldeur de

livres un ouvrage intitulé « Affiches de Cinéma ». Trésors de la Bibliothèque nationale de France, 1896-1960 » de Stanislas Chocko. Je me suis aperçu avec surprise que c'est de Roger SOUBIE que la BNF détenait le plus d'affiches par rapport aux autres artistes. J'ai seulement commencé à envisager l'importance du voisin gouailleux. Et puis il y eut le travail estimable de Raymond BORDE qui me parvint avec beaucoup de chance. Il y eut aussi, près de nous, le beau livre de Martine BOYER et Pierre BORDY.

Le 12 novembre 2008, j'ai eu l'occasion de rencontrer les auteurs du dernier ouvrage cité. Martine Boyer me demandait « Ce Roger Soubie avait-il un accent ? » le témoin privilégié que j'ai été pu lui répondre : " mon voisin avait l'accent d'un titi parisien " un accent faubourien comme on en trouvait dans le cinéma de jadis. Comme Raymon Bussière et autre Carette. Du Audiard avant Audiard.

Je conclurai en déroulant la liste des affiches des plus grands films réalisés dans une petite chambre du 9 Grande Rue, à l'insu de tous, dans l'humilité. Que de chefs-d'œuvre !

Il faut perpétuer le souvenir de Roger SOUBIE dans le village de Fontenay-le-Vicomte où il vécut dans le plus parfait anonymat.





1956



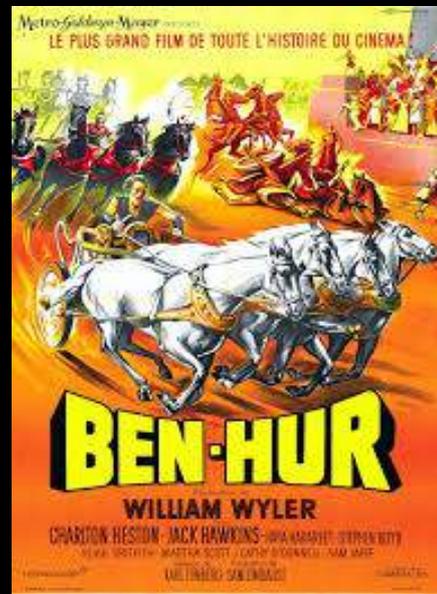
1957



1958

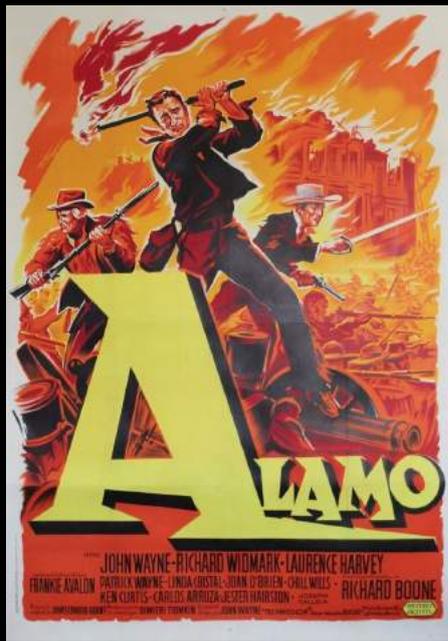


1959

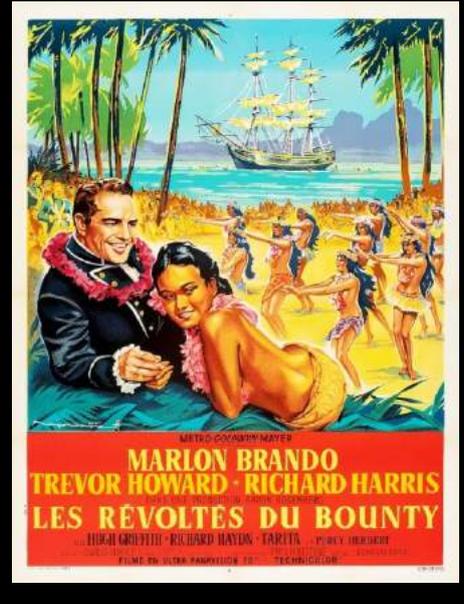
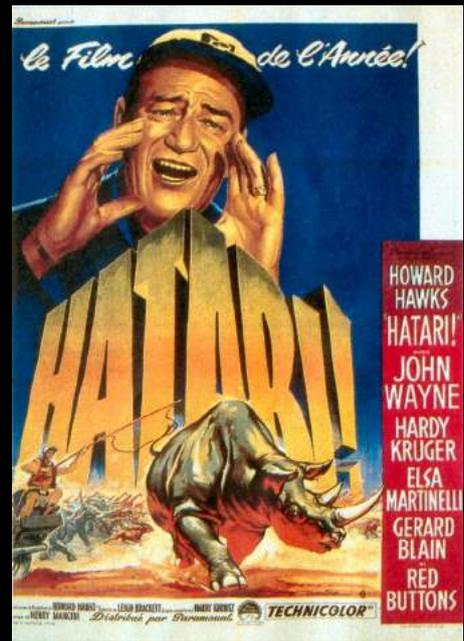




1960



1960





1962

Comment a-t-on osé faire ?
un film de LOLITA ?



1957



1963



1964



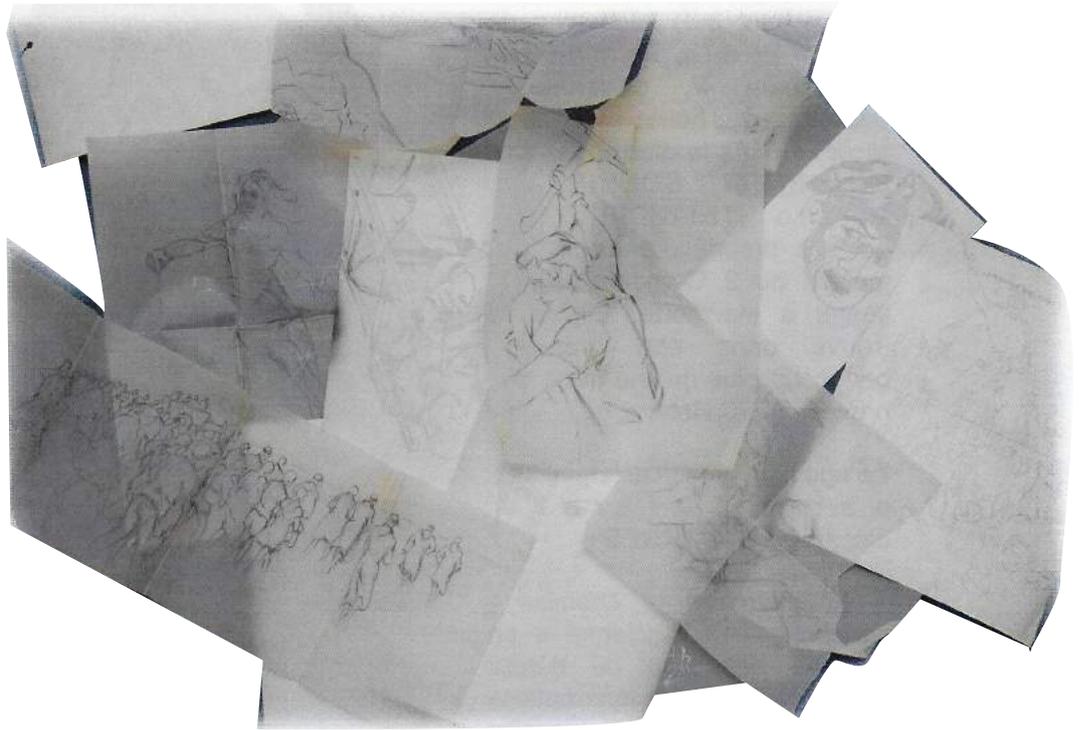


Au printemps 2008, nous sachant à la recherche de renseignements concernant la décennie passée, à Fontenay-le-Vicomte, dans la discrétion, par Roger SOUBIE, madame THIAUDIERE actuelle propriétaire de la maison du 9 Grande Rue, sonne à ma porte. Elle a trouvé dans son grenier beaucoup plus qu'une trace du précédent propriétaire.

Il s'agit d'un gros dossier, intitulé par l'artiste disparu : « BAGARRES »

À l'intérieur de la chemise cartonnée « à l'ancienne », on retrouve beaucoup de détails venant confirmer les informations livresques. Il devait exister d'autres dossiers de la même veine, mais, comme l'on sait, Roger





SOUBIE ne conservait pas les traces de ses quarante ans de carrière. Ainsi, lorsque la famille quitte notre village pour le grand sud-ouest en 1965, le dossier reste dans le grenier du nouveau propriétaire.

On retrouve dans cette compilation à la couverture de couleur « hors d'âge » :

Les fameuses photos confiées à l'affichiste pour trouver l'inspiration. Certaines sont estampillées : « imprimé aux États-Unis d'Amérique »

D'autres portent l'indication : 37 rue Condorcet ; c'est l'adresse parisienne de la Metro-Goldwyn-Mayer

D'autres photos, qui comportent quelques traces de punaises, concernent des films français.

Outre Clark Gable, Charles Laughton, Paul Muni, Jack Palance, Spencer Tracy ou Richard Widmarck on retrouve aussi Fernandel, Michel Simon ou un Pierre Brasseur sans ride.

Roger SOUBIE a tout de même travaillé pour le cinéma français !

Dans ce dossier dédié à la bagarre, on retrouve aussi les photos d'étreintes et de baisers torrides, prises de profil à « l'américaine ». Les couples des films autour desquels l'intrigue a été bâtie. C'est classique pour l'époque.

au dos de certaines photos, Roger SOUBIE a griffonné quelques esquisses au crayon, véritables petites merveilles de précision et de mouvement. Des portraits de femmes... Ah les femmes. Portraits à la sauvette. Grande maîtrise pourtant.

Quelques calques de bagarres ou de portraits sur un papier transparent d'un autre âge.

Enfin, et peut-être surtout, de nombreuses coupures du journal RADAR dont les couvertures excellaient dans les faits divers, les crimes passionnels, les coulisses de la boxe dont le public était déjà friand en 1949-1950.

Roger SOUBIE à travers l'illustrateur Ferrari, se ressourçait dans la fulgurance, dans la violence aussi. Avec l'amour, le cinéma américain se régalaient du tout.

Voici, pendant plusieurs décennies, ce qui dormait si près de chez moi.

JL BLETEL (le voisin)



À Fontenay-le-Vicomte, des séances de cinéma ont eu lieu au milieu du siècle dernier dans des granges, à l'initiative de monsieur COLLET, au numéro 11 de la rue de la Salle et de monsieur LAVIGNIES au n° 10 de La Grande Rue. Les conditions étaient rudimentaires, un drap tendu sur un mur et un appareil de projection basique faisait l'affaire. Pour s'asseoir, des bancs et des ballots de pailles.

Le « vrai » cinéma, on le trouve dans les communes voisines de Mennecey et Ballancourt, avec caissière et guichet.

MENNECEY

C'est d'abord le « MAJESTIC » dans la rue de la Croix Boissée au cœur de la ville voisine. On franchissait un porche qui n'a guère changé. Sur les panneaux figuraient les affiches des programmes présents et à venir, du samedi soir et du dimanche après-midi. Nelly se souvient des sièges en bois qui grinçaient à chaque changement de position des spectateurs. Le bruit des sièges du fond, occupés par les amoureux, n'était pas parmi

les plus discrets. Monsieur JULMIER, armé d'une lampe électrique, braquait les plus turbulents ou les plus entreprenants.

Nelly se rappelle encore avoir vu jouer au Majestic « Mon Ami Sainfoin » dont plusieurs scènes du film avaient été tournées à Fontenay-le-Vicomte. (Nous y reviendrons en page 19).

Pour ma part, j'y ai vu le premier film de ma vie « Les Cinq sous de Lavarède » et puis, discussion entre mes parents ! Est-ce un film pour enfant ? Le magnifique « Carmen » de Christian Jacques avec Jean Marais et Viviane Romance dont les chastes étreintes ne m'ont pas traumatisé.

La Résidence : Les Jardins de Mennecey » a remplacé le hangar aménagé qui faisait office de cinéma. Le « Majestic » abrita, une fois la lumière éteinte, bien de premiers baisers.

BALLANCOURT

Le cinéma y a aussi disparu. Il était situé en plein centre-ville. On y accédait par l'actuelle rue du Marché Couvert, à l'angle de la rue du Martroy. L'intérieur de la salle était décoré d'affiches de films. L'enfant que j'étais restait interrogatif devant celui de « Pépé le Moko » de Julien Duvivier (1937) avec Jean Gabin. C'était quoi un Moko ?





ET PUIS IL Y AVAIT LES CINÉMAS DE CORBEIL ET D'ESSONNES

Pour mémoire, les deux villes n'ont fusionné qu'en 1951 par décret d'Henri Queille, président du conseil de l'époque.

Quand on était petit fontenois, puis adolescent, c'étaient de véritables expéditions que de se rendre le soir en fin de semaine, par toute saison, à vélo, dans ce qui était la ville la plus proche. Mes regrettés compagnons d'équipée étaient Enrique Torrents et Pierro Couteau. Je me rappelle les retours hivernaux avec la traversée des brouillards des Roissy entre Moulin Galant et Ormoy.

ESSONNES

Ville industrielle possédait un grand cinéma, situé rue de Paris, qui s'appelait « l'EDEN ». Celui-ci existe toujours.



sous le nom d' « ARCEL ». Contre vents et marées, avec une programmation haut de gamme, il subsiste ! Quel mérite ! Mais pour combien de temps ? On entre désormais dans la salle par la place Léon Cassé, à l'emplacement de la boutique de l'ancienne modiste.



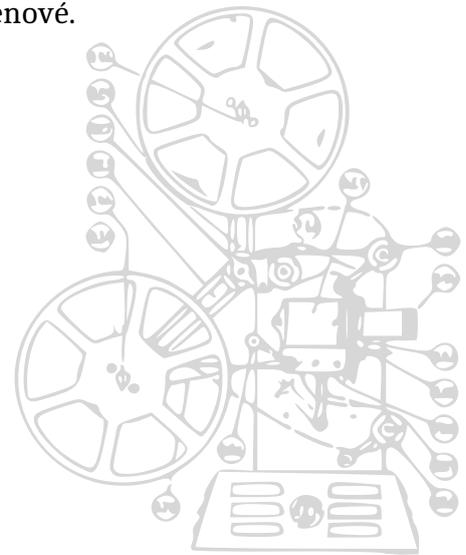
CORBEIL Les trois cinémas corbeillois on donc disparus... L'ARTISTIC- devenu le REX (ci-contre) est fermé en 1975, il ne reste pour l'observateur averti que la façade au 64 rue Oberkampf. La porte s'ouvre désormais pour les membres de l'Association Union des Familles Turques.



Le FERAY - (ci-dessous) Malgré son site privilégié au coeur du vieux Corbeil, rue Feray (bien sûr). Le plus prestigieux des 4 cinémas de la métropole locale de l'époque, a été démoli. C'était un bâtiment d'une exposition universelle de Paris qui avait été remonté pierre par pierre sur les bords de l'Essonne avec son engageante façade, 3 programmations qui collaient à l'actualité avec... ses fauteuils en velours, on eût pu croire " Le Feray" hors d'atteinte des appétits immobiliers. Il n'en a rien été!



Le STELLA - Il ne reste rien de la salle qui s'appela aussi l'ABC et était située, elle aussi sur les bords de l'Essonne, le quartier de la rue du Trou Patrix a été complètement rénové.



[Small, illegible text, likely a technical description or caption related to the camera diagram.]



MILLY-LAFORÊT

Dans ce panorama des salles d'une autre époque, je ne saurais oublier le bien singulier cinéma de la belle cité du Gâtinais. Il était situé près de la Halle prestigieuse, au n° 42 de la rue Jean Cocteau. Il fallait traverser un café pour accéder à la salle. Le café cinéma s'appelait « La Renaissance »... C'est désormais un florissant... Centre de soins médicaux !



la fine moustache d'Errol Flynn !

Certains cafés de notre région s'étaient lancés dans ce genre de démarche. Jean Lionnet se rappelle le café d'Itteville, où l'on a projeté des films. Et puis sont arrivés les premiers énormes téléviseurs installés dans les arrières salles des cafés.

Le septième art a ébloui l'enfance de certains d'entre nous, a accompagné ces derniers dans l'adolescence, avant le temps des bals.

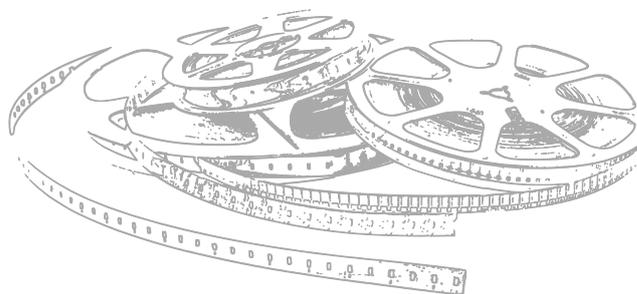
La merveilleuse machine à rêves poursuit encore certains d'entre nous. Combien d'entre les garçons étaient fiers d'arborer

Combien d'entre les garçons et les filles ont fait des efforts vestimentaires dans une période difficile...

Le mot de la fin sur Christian Coureau récemment disparu et si soigné de sa personne. Christian avait Jean Marais pour idole. Quand il évoquait l'égérie de Cocteau, il disait « Marais » tout court, comme pour tutoyer la célébrité.

A Enrique, à Christian, à Pierrot, à mes chers copains de cinéma disparus.

JLB



REMERCIEMENTS PARTICULIERS

Patrick BALDY, maire adjoint aux affaires sociales et scolaires, est aussi un excellent photographe qui a exposé ses œuvres à plusieurs reprises (notamment à « Art et Matière Photo »). L'œil dans le viseur, il traque durant de longues heures la faune des Espaces Naturels Sensibles et ses lieux de prédilection sont les marais de Fontenay-le-Vicomte.

Pour cette fois, il nous a suivis à la recherche des cinémas disparus de notre région. Nous l'en remercions.

L'équipe de la Grenouille Verte.



QUAND FONTENAY DÉCOUVRE CERTAINS SECRETS DU TOURNAGE

C'était en 1948 ou 1949.

Les villageois sont intrigués... On tourne un film sur la route nationale qui traverse alors Fontenay-le-Vicomte du nord au sud. (Les Jardiniers de Paris s'implanteront ultérieurement et l'ex-nationale 191 n'emprunte pas encore la déviation). Pour être précis c'est entre la Roche d'Amour et les Jardiniers de Paris, sur l'avenue St-Rémi, que Marc-Gilbert Sauvajon tourne « MON AMI SAINFOIN ». Le bruit de l'évènement se répand très vite et attire les fontenois intrigués par ce qu'ils découvrent : les secrets du tournage !



Les trois acteurs principaux sont Pierre BLANCHARD (qui possède une notoriété certaine) dans le rôle d'un chauffeur de maître, et un couple (à la ville comme à l'écran) composé de Sophie DESMARET et Alfred ADAM, censé partir en vacances. Le couple « cossu » est chaudement habillé alors que l'on est en plein été. Les acteurs sont maquillés. On retourne inlassablement la scène de la panne de voiture en rase campagne. Pierre BLANCHARD est martial dans son uniforme de chauffeur, Alfred ADAM est flegmatique, la belle Sophie DESMARET, vedette féminine du film, attire tous les regards. Les curieux sont intrigués par le vocabulaire des professionnels du cinéma. Les morceaux de pellicule coupés sont jetés dans le fossé. Ils sont pieusement ramassés par les enfants de Fontenay qui assistent en badauds au tournage.

Il n'y a aucune réglementation de la circulation automobile. Le trafic est grégaire à l'époque, même sur la nationale.

Certains fontenois qui assisteront à la projection de « MON AMI SAINFOIN » au MAJESTIC de Mennecy quelques mois plus tard seront surpris de ce que la scène de la panne (autant de fois tournée) ne représente que quelques brèves minutes du film.

N. DEANOZ

J'AI VU TUER BEN BARKA

L'affaire Ben Barka, que les médias nous resservent régulièrement, est indissociable de l'histoire de Fontenay-le-Vicomte. C'est même la seule fois, à ce jour, que notre beau village a été sur le devant de l'actualité politique internationale. Les journalistes, de tous poils, campèrent pendant plusieurs jours autour du n° 35 de la Grande Rue, en janvier 1966. Nous invitons nos chers lecteurs à se reporter à la « Grenouille Verte » n° 5 du 23 novembre 2003, qui a donné, à l'époque, une certaine notoriété à la publication qui nous est chère.

Le 9 février 2007, la circulation automobile est interdite dans la Grande Rue par arrêté municipal, pour cause de tournage de « j'ai tué Ben Barka » fils militant de Serge LE PERON, à la distribution prestigieuse : Charles Berling, Simon Abkarian, Jean-Pierre Léaud, Josiane Balascko, Fabienne Babe et Mathieu Amalric. Le cinéaste a voulu reconstituer la journée du 29 octobre 1965 en décors réels. L'arrivée à Fontenay-le-Vicomte du leader tiers-mondiste marocain Ben Barka encadré par ses ravisseurs et accueilli dans la propriété du Boucheseiche au 35 Grande Rue. Pour l'occasion, les actuels et discrets propriétaires, monsieur et madame FASCIAUX, ont ouvert leur maison à la reconstitution. On fera arriver à plusieurs reprises la 403 des policiers ripoux ainsi que les scènes intérieures qui se déroulent à huis clos.



En remerciement à la municipalité fontenoise pour lui avoir permis d'utiliser la Grande Rue, Serge LE PERRON viendra présenter son film à la salle Polyvalente « Les Vignes » le 8 janvier 2008. La projection sera suivie d'un débat, 160 personnes se déplaceront et la Salle Polyvalente sera trop petite.

Jean-Louis BLETEL

REMERCIEMENTS

Monsieur Jean-Luc GOUARIN - Maire de Fontenay-le-Vicomte.

Monsieur John NELSON - pour la mise en page.

Madame Nelly DEANOZ - pour la saisie.

Monsieur Patrick BALDY - pour les photographies récentes.

Madame THIAUDIERE - propriétaire de la maison 9 Grande Rue à Fontenay-le-Vicomte qui a confié le dossier « Bagarres ».

Monsieur Claude BRETEAU de l'Association Mémoire et Patrimoine vivant de Corbeil-Essonnes.

Monsieur Jean LIONNET pour la Grenouille Verte.



SOURCES

« Archives » n° 16 (octobre 1988). Institut Jean Vigo. Cinémathèque de Toulouse.
 « Roger Soubie » par Martine Boyer et Pierre Bourdy. Édition Stanislas Choko.
 « Affiches de cinéma » par Stanislas Choko. Les Éditions de l'Anisteur.
 « Catalogue de Ventes aux enchères de Paris Drouot du 29 novembre 2008 »,
 Marie-Françoise Robert et Frank Baille.

